

Je me surpris à recevoir la fine pluie de novembre comme un soleil d'automne en terrasse. Une sensation de détente qui part du visage pour se répandre dans le corps entier en marche sur les pavés du quartier historique de cette ville. Un acte à première vue insignifiant – la perte de la membrane plastique de mes lunettes qui intercale sa texture entre le cerclage métallique de la monture et les arêtes osseuses du nez – me donnait motivation à sortir, à délaissier quelques minutes ma compagnie, seule présence durable dans l'appartement où je venais d'emménager récemment et d'où je travaillais et vivais, en lisière de ce quartier historique délimité par des façades à pans de bois polychromes et le passage d'un banal trottoir bitumé aux rondes-bosses du pavage. J'avais d'une foulée tranquille vers le magasin d'optique, situé à l'opposé de la vieille ville. J'avais peu à peu recouvert sur les verres, la peau, les cheveux et les vêtements de cette pellicule d'eau de novembre. Des passants, une église d'époque gothique en travaux, le même clochard en poste au début de la rue Saint-Romain, dans ce boyau médiéval qui mène à la cathédrale Notre-Dame, le longement du palais de justice Renaissance en travaux lui aussi – cette ville remodèle son passé à ciel ouvert -, ces étapes déjà vécues plus d'une dizaine de fois depuis mon arrivée, se teintaient aujourd'hui d'un sentiment différent. Toutes ces heures passées à tenter de comprendre, par les livres, la physique de la vie, s'éclairaient à la minute de ce parcours gris de novembre sous la pluie. Arrivé quelques minutes trop tôt devant le magasin d'optique, j'entrai au café d'en face et y commandai un *expresso* au comptoir. Ce n'était pas tant que je visse ce banal café de centre-ville sous une lumière différente, plutôt que j'en perçus différemment ce qui émanait de ses tenanciers, de ses clients, de ses murs et de son mobilier vert-de-gris qu'il serait sans doute bon de renouveler, *d'un point de vue esthétique*. Un brun trentenaire entra après moi et fuma sa cigarette au comptoir, avec ce détachement donné par la beauté d'une silhouette longiligne et d'une tenue d'apparence trop négligée pour ne pas être savamment étudiée. À deux heures moins cinq, je fis un détour par la librairie de ce quartier. À deux heures sonnantes, j'entrai dans le magasin d'optique. J'en ressortis rapidement, la monture de mes lunettes de nouveau équipée de ses deux membranes. Cette marche de retour – dix minutes tout au plus – fit coïncider en moi deux mondes, celui de la vue externe et du point d'équilibre intérieur. Enfin, je me sentis évoluer de la compréhension passée à la connaissance sans âge. La grâce modifia-t-elle mon apparence ? S'en préoccupe-t-elle ? Le monde prit un tour nouveau par cet ancrage différent dans la réalité, ici, à marcher vers mon appartement sous le crachin de novembre pareil à un soleil d'automne en terrasse. Je sentis une joie sourdre en moi. Je pensai à des images qui la décriraient mais l'idéal n'est plus de se représenter une telle joie, mais de trouver une voie qui y donne – la mienne n'avait au fond d'importance que pour moi, sous le sceau d'une expérience qui tire sa beauté de son caractère unique et universel pour chaque être. Je ne sais si mon visage portait un sourire humain ou mystique. Je croisai à nouveau le clochard qui à haute voix et sans interlocuteur identifié parlait d'aller s'asseoir là-bas tout en tenant à la main, comme à chaque fois, une cannette de bière en métal pauvre. J'approchai de chez moi. Je croisai le gardien de l'immeuble, que je n'identifiai qu'après coup, au bonjour porté d'une voix grave et décalée dans le timbre, perçue et identifiée un mètre environ après notre croisement car, par protection contre ce crachin persistant, j'avais remis mes lunettes dans une des poches de ma veste marron à fines rayures noires presque imperceptibles et que j'avais dans le flouté habituel de ma myopie. Pour la première fois de ma vie, je n'attendais plus d'être aimé